

1

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE LISBONNE

---

---

DEUX FAITS

DE

PHONOLOGIE HISTORIQUE PORTUGAISE

MÉMOIRE PRÉSENTÉ À LA 10<sup>ème</sup> SESSION

DU

CONGRÈS INTERNATIONAL DES ORIENTALISTES

PAR

A. R. GONÇALVES VIANNA

M. S. G. L.



LISBONNE

IMPRIMERIE NATIONALE

1892

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE LISBONNE

---

DEUX FAITS  
DE  
PHONOLOGIE HISTORIQUE PORTUGAISE

MÉMOIRE PRÉSENTÉ À LA 10<sup>ème</sup> SESSION

DU

CONGRÈS INTERNATIONAL DES ORIENTALISTES

PAR

A. R. GONÇALVES VIANNA

M. S. G. L.



*P. 11.981*

LISBOA

IMPRESA NACIONAL

1892

# I

## Les lettres *s* et *ç* représentent deux sons différents au XII<sup>e</sup> siècle dans le sud du Portugal

On connaît la distinction qu'on fait toujours, encore aujourd'hui, dans la province portugaise de Trás-os-Montes, entre *s* initial ou *ss* médial =  $\text{ʃ}$  (sous-cacuminal) et *ç*, (*ce*, *ci*) ou *z* final (=  $\text{ʒ}$  alvéolaire) d'un côté, et *s* médial sonore ( $\text{z}$  sous-cacuminal) et *z* initial ou médial de l'autre (=  $\text{z}$  alvéolaire), soit dans un seul vocable, soit d'un mot à l'autre dans la phonologie syntactique, lorsqu'un mot finissant par *s* ou *z* se relie dans la phrase à un autre mot, sans qu'il y ait un repos quelconque entre les deux.

On connaît également que de telles différences, fondées sur l'histoire de la langue, et auxquelles répondent partout dans la Péninsule Hispanique, y compris les dialectes basques, des distinctions analogues, se trouvent confirmées par la mention qui en a été faite par des grammairiens portugais, depuis le XVI<sup>e</sup> siècle jusqu'au premier quartier du siècle où nous sommes; il suffit de citer, à l'appui de cette affirmation, Duarte Nunes do Leão parmi les premiers, et Madureira Feijóo parmi les derniers de ces grammairiens.

C'est un fait avéré aussi, qu'en ancien français et en ancien provençal ç et s, z et s médial n'étaient pas des caractères homophones, ç et z y ayant la valeur de *ts* et *dz*.

Maintenant, si on relit les anciens grammairiens portugais, on reconnaît que les différences que l'on observe à Trás os-Montes ont été générales dans le nord du royaume, au moyen-âge, et plus tard aussi.

En était-il de même dans le sud? Il manque des monuments positifs qui le testifient directement, mais nous en avons d'indirects dans la transcription en caractères arabes, faite par les écrivains mahométans, des noms propres péninsulaires; d'autres documents, d'une valeur considérable nous sont fournis par les écritures *aljamiadas*.

Je ferai une rapide allusion à ces deux sortes de documents.

Parmi les écrivains arabes je prendrai le géographe du XII<sup>e</sup> siècle, Édrisi, dont le texte est bien connu de tout le monde par la traduction de Dozy.

Le Nubien, comme on l'appelle, écrit tous les noms de lieux de la Péninsule, qu'ils soient d'origine arabe ou romane, où il figure un *s*, en se servant du  $\dot{s}$  ( $\dot{s}$ ), tandis qu'il représente le ç par  $\sim$  ( $\dot{s}$ ) ou  $\sim$  ( $\dot{s}$ ).

Je citerai les noms suivants, parmi plusieurs autres, également intéressants.

ç représenté par  $\sim$

s représenté par  $\dot{s}$

*andalos*: Andalousie

*ielbaš*: Elvas

*batalius*: \*Badalhouce (Badajoz)

*lišbunaš*: Lisbôa (Lisbonne)

*šantrein*: Santarém

*šantmariāš*: Santa María

ç représenté par  $\sim$

*šagraš*: Sagres

*šebiliaš*: Sevilla (Séville)

*alqašar*: Alcacer

*šelb*: Silves

*šafi*: Çafi(m)

*šetubr*: Setúbal

Cette transcription constante met en toute évidence qu'au douzième siècle on faisait dans le sud du Portugal une distinction entre  $\zeta$  et  $s$ , le premier désignant probablement une sifflante prononcée du bout de la langue contre les gencives des dents incisives supérieures, comme c'est le cas aujourd'hui dans la province de Trás-os-Montes, et  $s$  désignant au contraire la sous-cacuminale  $\mathfrak{s}$ , prononcée avec le bord antérieur du même organe, qui prend une position concave, valeur que la dite consonne garde encore dans cette province et dans une partie de celle de Minho, et qui pour une oreille peu exercée se confond aisément avec  $\dot{x}$  ( $ch$  français,  $\dot{\mathfrak{s}}$  arabe).

Dans la plupart des dialectes castillans, les parlers andalous et quelques uns parmi ceux de l'Estramadoure exceptés, le  $s$  est encore une fricative sous-cacuminale, aspirée ou non; tandis que le  $z$  ( $ce$ ,  $ci$ ) a un son qui se rapproche de celui du  $th$  anglais de *think*, sans être identique à celui-ci, puisqu'il n'est pas prononcé contre la surface intérieure des incisives supérieures, ou entre les deux rangées de dents, mais bien sur la partie bombée des gencives, la racine de la langue étant retirée vers le fond du palais. Nous pouvons toutefois supposer, qu'auparavant le  $\zeta$  espagnol avait un son analogue à celui de Trás-os-Montes, c'est-à-dire,  $\mathfrak{s}$ , un  $s$  très avancé, et très sifflant à cause du rapprochement exagéré des deux organes qui concourent à sa formation, et dont l'effet acoustique rappelle son origine  $ts$ . En effet, il ne paraît pas qu'il y ait eu une différence quelconque entre  $\zeta$  portugais et  $\zeta$  castillan avant le xvii<sup>e</sup> siècle.

Donc, pour les Maures d'Espagne le  $\zeta$  hispanique avait une valeur qui pouvait être considérée identique à celle du  $\mathfrak{s}$ , ou à celle du  $\mathfrak{s}$ ; le  $s$ , au contraire, ils le confondaient avec le  $\dot{x}$ , puisqu'ils représentent constamment tous les deux par leur  $\dot{\mathfrak{s}}$ .

Ces faits apportent une explication à un passage de Gil-Vicente, qui autrement serait incompréhensible chez un écrivain aussi soigneux de reproduire la réalité sur la scène.

Dans les *Côrtes de Júpiter*, le Plaute portugais met dans la bouche d'une Moresque les vers suivants :

Mi no xaber que exto extar,  
 mi no xaber que exto xer,  
 mi no xaber onde andar,  
 Halaa xaber diunar,  
 lo que extar halaa xaber.  
 Halaa xaber que ex aquexto,  
 Halaa xaber i yo no,  
 Halaa xaber max que yo,  
 Halaa digirme que ex exto.

Jupiter que a mi mandar  
 dox mil añox extar cantada,  
 agora donde llevar?  
 agora otro mundo extar,  
 agora no xaber nada.  
 Porque tirarme de caxa,  
 porque de inferno tirarme,  
 de compañía de Axa,  
 mi hija nieta de Braxa,  
 Reyno que extar del Algarbe.

.....  
 Gran coja mandar agora,  
 Señora affi (axi?) mi morir Mora,  
 Jupiter dar box gran empresa (empreja?),  
 que exte dedal, Halaa quebir,  
 extar de mây de Mahomad,  
 señora quanto box pedir  
 el fager lugo venir (benir?)  
 Halaa xaber exte verdad (berdad?)

Exte anel da condon  
 perguntalde box a el,  
 y el dar a box razon  
 de quantox xacretos xon,  
 tudo box xaber por el.

Gil Vicente, *Livro das Tragicomedias*. — *Côrtes de Júpiter*, CLXIX  
 (recto et verso). Édition de MDLXI.

Le poète a employé ce baragouin, moitié espagnol, moitié portugais, revêtu d'une syntaxe créole, pour présenter sur la scène un personnage dont le parler fût ridicule, et cela parce que cette façon de parler était assez connue de son public; donc, cette prononciation devait réfléchir celle des Maures, habitant le Portugal, et dont le langage était le sujet des sarcasmes de ceux que les entendaient. Or, chacun sait que le grand poète fut un peintre fidèle des mœurs et du langage de son temps.

On sait aussi que dans la littérature *aljamiada* le *s* est toujours représenté par ش. L'illustre Sylvestre de Sacy, qui, connaissant le fait, ne pouvait se l'expliquer, nous dit: «D'après la manière dont les Arabes d'Espagne transcrivoient l'espagnol en caractères arabes, il y a lieu de croire qu'ils prononçoient le ش comme le *s* fortement articulé, et le س comme le *ç* ou *z*»<sup>1</sup>

Il n'en est rien. Ce n'étaient point les Arabes qui prononçaient le *ç* comme un *s*, mais bien le *s* hispanique qui, étant un son étranger pour eux, avait à leur oreille une valeur qui se rapprochait de celle du ش; tandis que le *ç*, et le *z* à la fin d'une syllabe, avaient bien la valeur du س, par lequel ils les ont transcrits.

S. de Sacy ignorait certainement la valeur particulière du *s* hispanique, et voilà comment on comprend qu'il ait eu recours à l'hypothèse peu vraisemblable que nous venons de citer.

M. Eguilaz Yanguas<sup>2</sup>, sans trancher la difficulté, s'appuie sur les paroles de Sacy, tout simplement pour démontrer que le *x* n'avait pas la valeur du *j* actuel (= *ç*) mais bien celle du *ç*; et il ajoute que: «en las elegias del Moro de Valencia y de Boabdil el ش se representó por la *s*», et que, par conséquent, le *x* n'avait pas alors le son guttural qu'il a pris plus tard, et que l'on représente

<sup>1</sup> *Grammaire Arabe*, Paris 1831, 1, p. 19.

<sup>2</sup> *Estudio sobre el valor de las letras árabigas en el alfabeto castellano, y reglas de lectura.*

depuis un siècle par *j*. En ce qui concerne ce dernier fait, il n'y a pas à en douter; Diez l'avait déjà affirmé, et après lui bien d'autres l'ont prouvé.

Les conclusions auxquelles nous sommes forcés de venir sont celles-ci:

I. Dans toute la Péninsule on a toujours fait la distinction entre *ç* et *s* (et aussi entre *z* et *s* sonore = *z̃*).

II. Le son du *s* se rapprochait tellement du *x*, qu'un étranger trouvait que la distinction entre *s* et *x* était moindre que celle qu'il y avait entre *s* et *ç*.

III. Ceux qui se servaient des caractères arabes pour écrire l'espagnol, choisirent le *ﺶ* pour exprimer le *x* et le *ﺲ*, et le *ﺯ* ou le *ﺯ̃* pour représenter le *ç* ou *z* final, identiques.

IV. Au seizième siècle, dans le centre du royaume, les Maures continuaient de confondre le *ʃ* (sous-cacuminal) avec *ʃ̃* en portugais; Gil Vicente, par conséquent, prononçait encore, lui-même, le *ç* et le *s* comme on le fait à présent dans la province de Trás-os-Montes, et son public en faisait autant, car autrement il n'aurait pas compris le comique d'une telle prononciation.

V. La confusion entre ces sons *ç* (= *s*) et *s* (= *s*) en un seul son, *s* pour le sud, *ʃ* pour une partie du Minho et du Douro et pour Beira Alta, est tout-à-fait récente: elle ne doit pas avoir plus de deux siècles.

## II

Les gutturales arabes rendues par *f* dans les langues hispaniques

Les consonnes *ه*, *ح*, *خ*, et *ع*, d'abord représentées par *f* dans les mots empruntés à l'arabe par les habitants de la Péninsule Hispanique, sont plus tard distinguées les unes des autres dans les termes nouveaux.

Les mots portugais suivants ont une étymologie arabe démontrée :

<i>ه</i>	<i>ح</i>	<i>خ</i>	<i>ع</i>
açafate	alféolo	alface	aljofre
açafrao	alfena	alfaiate	almofariz
adufa	alforras	alfange	reféns
alcatifa	almofaça	alfarroba	
alfândega	almofala	alfazema	
alferce	atafona	alfinete	
çanefa	azáfama	alforge	
falúa	çáfaro, etc.	almofada, etc.	

Donc, *f* portugais répond à *ح*, *خ*, *ع* et *ه* arabes.

Toutefois, il y a des mots nombreux, en portugais surtout, où le  $\simeq$  et le  $\varepsilon$  sont représentés par  $h$ , ou supprimés, et le  $\simeq$  est transcrit par  $c$ , *que*. Ces mots, cependant, ont une chronologie différente.

Il y a en portugais pour les mots arabes trois catégories, qu'il faut étudier à part, répondant à trois époques distinctes. C'est là une partie de l'étymologie romane qui reste à faire.

**PREMIÈRE ÉPOQUE: Mots d'origine populaire.** — Elle comprend tous les mots, surtout des substantifs, propres ou communs, que le peuple a appris depuis de VIII<sup>e</sup> jusqu'au XIV<sup>e</sup> siècle, parce qu'il les entendaient prononcer à la nombreuse population mauresque répandue dans la Péninsule; ces mots font une partie essentielle des vocabulaires portugais et espagnol, et lorsqu'en arabe ils contenaient les sons  $\simeq$ ,  $\simeq$  ou  $\varepsilon$  (c'est-à-dire  $\hbar$ ,  $\dot{\chi}$  ou  $\hbar$ ), ces consonnes ont été remplacées par  $f$  (plus tard changé en castillan en  $h$ , qui a fini par devenir muet), la seule fricative forte, outre le  $\dot{x}$  et les sifflantes, qui appartint au matériel phonétique des langues romanes de l'Espagne et du Portugal.

Cette particularité pourrait peut-être servir aussi à prouver que le  $\simeq$  chez les Maures d'Espagne n'avait pas le râclément qui le caractérise dans la plupart des parlers arabes, et qu'il était tout simplement  $\dot{\chi}$ , c'est-à-dire la fricative gutturale postérieure sourde, le  $j$  du castillan actuel.

On sait que les Slaves, dans la prononciation, ont remplacé par  $f$  le  $\theta$  byzantin (=  $\beta$ ), tout en gardant la lettre grecque, qu'il reproduisent par leur  $\theta$ , prononcé *fita*. Ce sont là des imitations mal réussies, des changements imitatifs.

**DEUXIÈME ÉPOQUE: Mots d'origine savante.** — Cette période, qui embrasse trois siècles, comprend tous les mots que les écrivains espagnols et surtout portugais, qui savaient plus ou moins bien l'arabe, ont introduits, employant une transcription consciente des lettres, ou bien des sons,

comme il les entendaient prononcer : tels sont, par exemple, les mots *xarife*, *xequé*, *amouco*, *assassino*, *califa*, *bezuar*, etc. Dans de tels mots le  $\text{ع}$  est ordinairement représenté par *c* ou *qu*; le  $\text{ا}$  et le  $\text{س}$  sont reproduits par *h*, ou bien supprimés.

TROISIÈME ÉPOQUE : **Mots d'origine étrangère.** — La langue arabe est tout-à-fait ignorée chez nous, et les mots appartenant à cette langue nous arrivent par des voies indirectes, sous les formes étrangères, tantôt capricieuses, tantôt scientifiques, qu'ils ont prises dans les langues auxquelles nous les empruntons; ex. : *alméa*, *sofá*, etc. Dans de tels mots le  $\text{ا}$  et le  $\text{س}$  se trouvent représentés ordinairement par *h*, tout-à-fait nul, le  $\text{ع}$  par *kh*, prononcé comme un *k*.

Nos voisins (parce qu'en Espagne on continue d'étudier l'arabe) se sont faits du moins deux translittérations méthodiques des caractères arabes, fondées surtout sur la tradition, en imitant leurs anciens écrivains, et dont la plus remarquable est celle de M. Eguilaz Yanguas <sup>1</sup>; chez nous, chacun écrit comme il lui plaît de le faire, sans se soucier d'aucune méthode, se bornant à copier l'orthographe étrangère du livre, avoué ou non, qui lui sert de guide.

Il faut convenir qu'une telle absence de méthode n'est pas bien louable.

Sans m'occuper maintenant du système de transcription proposé par M. Yanguas, et dont plusieurs traits sont aussi bien applicables à l'espagnol qu'au portugais, je dirai toutefois, qu'à sa place j'aurais préféré les simples transcriptions *i* et *u* pour les deux lettres  $\text{ي}$  et  $\text{و}$ , et que pour l'espagnol le *y* serait une translittération plus fidèle du  $\text{ج}$  que le groupe *ch*. M. Edouard Benot s'est servi

---

<sup>1</sup> *Estudio sobre el valor de las letras arábicas en el alfabeto castellano, y reglas de lectura.*

du *u* pour représenter le son *w* anglais, et du *y* pour celui du *j*, dans sa préface à la traduction espagnole des œuvres de Shakespeare faite par M. Guillaume Macpherson <sup>1</sup>, là où il tâche d'indiquer la prononciation des noms propres anglais. Ce serait un bon précédent à imiter, d'autant plus que c'est celui d'un compatriote et d'un littérateur distingué. Le *ch*, en effet, est une innovation qui sépare la translittération espagnole de toutes les autres, et qui exprime très mal le son du  $\tau$ ; il eût mieux valu le transcrire tout simplement par *g*; le *y* pourtant est en tout cas préférable pour l'espagnol, comme je viens de le dire.

---

<sup>1</sup> *Obras dramáticas de Guillermo Shakespeare*, versión castellana de Guillermo Macpherson, con un estudio preliminar de Eduardo Benot.